

voyais et de ce que je ne voyais pas, mais sans soupçonner tout ce qu'il avait fallu de sang versé, de catastrophes et de renversements, pour que la garde anglaise vînt bivouaquer sur les avenues des Champs-Élysées.

Le troisième souvenir qui me revient à la mémoire, c'est celui de la rentrée des cendres de Napoléon par une des plus froides journées du mois de décembre 1840. Quand le char triomphal portant les dépouilles mortelles que le rocher de Saint-Hélène avait gardées vingt ans, eut passé sous l'Arc-du-Triomphe avec son escorte de vieux soldats revêtus de leur uniforme usé d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna, et se fut engagé dans les longues avenues des Champs-Élysées dont les arbres chargées de frimas semblaient s'incliner pour saluer le char funèbre, je me rappelai involontairement la légende allemande qui représente César se levant de son tombeau, à l'heure de minuit, pour passer en revue ses légions. La brume glacée qui tirait entre le ciel et la terre comme un rideau de deuil ajoutait à l'illusion. Ces pas innombrables, seul bruit qu'on entendit dans le silence, n'étaient-ce pas ceux des belliqueuses phalanges qui foulèrent toutes les avenues du monde et couvrirent tous les champs de bataille de leurs os ? Race de bronze trempée au soleil de la guerre, du même métal que les canots qu'elle roulait avec elle et qui tonnèrent contre tant de villes depuis le Caire jusqu'à Rome, depuis Saragosse jusqu'au Kremlin ! Pour cette journée qui n'avait point de sœur dans l'histoire, chaque champ de bataille n'avait-il pas restitué sa funèbre moisson, et quelle terre n'a pas fourni de champ de bataille à cette longue et terrible épopée qui eut le monde pour théâtre, la France pour acteur et dont le poète s'appelle Napoléon ? Ceux-

ci venaient d'Italie et le glorieux Desaix marchait à leur tête ; ceux-là arrivaient d'Égypte, et le gigantesque Kléber conduisait leurs bataillons. D'autres accouraient des champs de bataille de l'Allemagne ; un plus grand nombre d'au delà des Pyrénées ; enfin une multitude innombrable des climats lointains de la Russie, ce bloc de glace contre lequel alla se briser le navire qui portait la fortune de Napoléon.

Tandis que ces visions traversaient ma pensée, un rayon de soleil perça la brume épaisse qui obscurcissait l'atmosphère, et, éclairant le cortège qui se trouvait en face des Invalides, me rendit au sentiment de la réalité. J'aperçus alors pour la première fois le prince de Joinville qui, tête nue au milieu de son état major, suivait les cendres de Napoléon, et je ne sais pourquoi il me fit l'effet d'un de ses captifs qui, à Rome, marchaient derrière le char des triomphateurs.

Laissons là les souvenirs du passé, et tâchons d'esquisser rapidement la physionomie des Champs-Élysées actuels. Nous sommes loin du temps où le restaurateur Doyen et le café des Ambassadeurs étaient les seuls établissements qu'on y trouvât. Ces deux établissements existent encore, mais ils ont été métamorphosés par un coup de baguette, et leur ancienne simplicité a disparu pour faire place aux recherches de l'élégance contemporaine. Deux innovations ont singulièrement contribué à changer la physionomie des Champs-Élysées. A leur entrée les cafés-concerts, entourés de massifs de verdure ou de fleurs et de bosquets dessinés en jardins anglais, leur ont ôté cette régularité majestueuse et un peu monotone que leur avait imprimée le génie de la Notre. Ces cafés-concerts offrent, tous les soirs, un asile aux oisifs qui, dans leur naïveté, s'imaginent entendre